NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

79 Nº 6 1957

Saint Charles Borromée, pionnier de la pastorale moderne

Roger MOLS (s.j.)

p. 600 - 622

https://www.nrt.be/it/articoli/saint-charles-borromee-pionnier-de-la-pastorale-moderne-2326

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le XVIIe siècle de l'Eglise de France sous une nouvelle optique

Parmi les travaux historiques les plus suggestifs ayant paru au cours de 1956, il faut ranger sans contredit les deux volumes consacrés par le P. Broutin à *La Réforme pastorale en France au XVIIe siècle*[1]. Il serait regrettable d'en sous-estimer l'importance pour une meilleure compréhension de l'histoire de l'Eglise — spécialement de son histoire en France — au cours d'une période capitale de son devenir.

Trois mérites principaux se dégagent de cet ouvrage : 1) il attire l'attention sur un secteur trop méconnu de l'histoire religieuse : le secteur pastoral; 2) il recourt à une technique historiographique peu commune et spécialement intéressante pour exposer des synthèses comprenant un grand nombre de figurants; 3) il contraint l'historien à ne plus esquiver le problème de la Réforme catholique et des dimensions réelles de son incidence sur le devenir de l'humanité.

*
* *

I. Tout comme l'histoire profane a connu jadis ses tenants d'une histoire bataille, l'histoire religieuse a été plus d'une fois considérée à peu près exclusivement comme le récit des luttes que l'Eglise eut à soutenir contre les assauts de ses ennemis du dehors et du dedans, avec ses alternatives de succès et de revers. Mouvements hérétiques, schismes et dissensions intestines, relations diverses avec les pouvoirs civils, conquête missionnaire à travers le monde, détiennent la part du lion dans cette histoire de l'Eglise envisagée avant tout sous son aspect polémique. En réaction contre cette manière de voir — toujours comme en histoire profane — une importance de plus en plus grande a été reconnue à divers secteurs relevant d'une histoire moins événementielle : la vie religieuse, la spiritualité, les lettres chrétiennes, les arts, le culte et la liturgie, la vie matérielle de l'Eglise, autant d'aspects du passé chrétien qui ont toujours davantage retenu l'attention. A côté des « Histoire de l'Eglise », au titre traditionnel, on a vu paraître des synthèses intitulées : « l'Avenir du christianisme », « Histoire du Christianisme », « Histoire du Catholicisme », en attendant que paraisse un jour la synthèse de nos rêves : l'Histoire du peuple chrétien. Rêve peut-être chimérique, à coup sûr prématuré. Car il y a encore trop de secteurs de la vie ecclésiale — ceux surtout qui confinent aux recherches actuelles de sociologie religieuse ou qui les conditionnent — dont le passé reste pour ainsi dire un livre scellé. Non point que les documents susceptibles de nous renseigner fassent défaut, surtout pour les quatre ou cinq derniers siècles, mais parce que ces veines précieuses restèrent longtemps inexplorées ou à peine entamées.

La pastorale est un de ces secteurs.

En théologie systématique elle n'a vu reconnaître son autonomie qu'en ces dernières décades; en théologie historique elle est aussi une nouvelle venue, fraîchement éclose. Combien son oubli a été préjudiciable à une connaissance plus objec-

1. P. Broutin, S. J. — *La réforme pastorale en France au XVIIe siècle.* Recherches sur la tradition pastorale après le concile de Trente. I-II. Coll. Bibliothèque de Théologie. Série II. Théologie morale, vol. II. Paris-Tournai, Desclée & C°, 1956, 23 × 16 cm., x-372 et iv-568 p.

tive et plus valable du passé chrétien, il suffit de se reporter aux ouvrages qui commencent à en tenir compte pour s'en apercevoir.

C'est le mérite du P. Broutin d'avoir réuni en une synthèse originale les éléments pastoraux de l'histoire du catholicisme français au XVIIe siècle. En quelques lignes d'une précision qui ne laisse rien à désirer, il nous explique lui-même ce qu'il a voulu réaliser. Non point un nouveau livre sur la renaissance catholique en France au XVIIe siècle, ni un livre sur la restauration religieuse de l'Eglise de France au lendemain des guerres de religion, ni un chapitre sur l'histoire religieuse de la nation française. Mais il a voulu « étudier l'introduction et l'expansion de la réforme tridentine sous son aspect strictement pastoral dans les Eglises de France, montrer comment des évêques, conscients de leurs droits et de leurs devoirs, ont travaillé à cette restauration dans leur diocèse, comment ils ont rétabli leur clergé dans son état et dans sa fonction, le peuple chrétien dans sa foi et dans ses mœurs ». Tel fut l'objet précis de son travail. C'est pourquoi il a passé totalement sous silence des facteurs importants de la vie religieuse de la France au XVIIe siècle : gallicanisme, jansénisme, quiétisme, crise de la Régale, réformes monastiques, missions de l'intérieur et de l'extérieur, fondations d'enseignement et de charité.

Sans doute, l'auteur est le premier à reconnaître l'importance de tous ces facteurs. Mais, ayant constaté qu'un des appartements principaux du palais du XVIIe siècle chrétien était laissé à l'abandon, il a eu l'heureuse idée de ne pas recommencer l'inventaire des appartements déjà aménagés, afin de le rendre capable lui aussi de recevoir désormais des visiteurs.

*
* *

II. Pour ce faire, il a eu recours à une technique d'exposition assez peu habituelle.

Le plan habituellement suivi par les auteurs de synthèses historiques est une combinaison de divisions chronologiques et idéologiques. La matière est répartie de telle sorte que la succession des chapitres donne l'impression du déroulement d'une vaste fresque d'ensemble ou d'un panorama global aux multiples détails. L'avantage de ce procédé consiste précisément en cette unicité de l'exposé, qui apparaît d'emblée et qui acquiert toute sa valeur dans le cas d'une biographie ou d'une synthèse axée sur une idée centrale. Mais il risque de souffrir d'un sérieux inconvénient : la confusion créée dans l'esprit des lecteurs par le trop grand nombre de personnages et par la pléthore de détails auxquels ils sont requis d'accorder simultanément leur attention.

Cet inconvénient était spécialement redoutable pour qui voulait traiter comme il se devait de l'histoire de la pastorale dans la France du XVIIe siècle. A cause de sa richesse même, à cause du grand nombre de ses figures marquantes, à cause de l'abondance des essais et des tentatives originales de réforme. Une présentation à plan trop unificateur risquait, soit de causer chez le lecteur une impression de grisaille, soit de trop centrer l'attention autour d'un seul sujet de premier plan, au détriment des véritables perspectives historiques.

C'est pourquoi l'auteur a préféré procéder à la manière de ces artistes qui divisent l'ensemble du champ dont ils disposent en un certain nombre de cartons réservés chacun à un sujet unique. L'impression globale doit alors résulter de l'examen successif de tous les cartons juxtaposés.

Appliquant ce procédé d'exposition, l'auteur a réparti son sujet entre les trois secteurs qui, ensemble, constituent la tradition pastorale : les hommes, les institutions et les écrits. Chaque secteur, à son tour, est subdivisé en une enfilade de tableaux comprenant de quinze à vingt pages.

Les *hommes,* ce sont les principaux artisans de la réforme pastorale : donc les évêques. Pas nécessairement les plus célèbres : Richelieu, Bossuet et Fénelon ne sont mentionnés qu'incidemment. Pas davantage les plus saints ni les plus scandaleux : l'auteur cite sans peine une quarantaine de noms qui auraient mérité plus qu'une simple mention, s'il avait voulu écrire une histoire de l'épiscopat français au XVIIe siècle. Mais « ceux dont l'action pastorale et l'œuvre réformatrice sont significatives de l'esprit tridentin ». Dix-huit portraits composent ce parterre épiscopal. Ils remplissent le premier volume en entier. L'auteur a eu soin de les choisir aussi dissemblables que possible, soulignant ainsi combien l'Esprit de Dieu, dans un même appel, sait respecter la diversité des contingences individuelles, aussi bien au niveau de l'inspiration qu'à celui de la réalisation.

Dix-huit destinées pastorales; dix-huit activités réformatrices, toutes dissemblables.

Dissemblables par l'âge, par le milieu, par la durée de l'épiscopat. Dissemblables encore par leur mentalité et par leur façon de concevoir leur charge épiscopale. Dissemblables enfin par l'œuvre qu'ils accomplirent et par les obstacles qu'ils eurent à surmonter.

Voici Mgr de la Fayette, qui fut évêque de Limoges pendant près d'un demi-siècle, alors que son collègue, Mgr Gault, l'apôtre des galères marseillaises, ne gouverna son diocèse que durant quelques mois.

Voici Mgr de Sourdis et Mgr de la Rochefoucauld, devenus évêques à 24 et à 26 ans et comblés d'honneurs leur vie durant, tandis qu'à Pamiers, Henri de Sponde, ancien huguenot converti, ne devint évêque qu'à l'âge de 60 ans et eut à subir des avanies sans nombre.

Voici, côte à côte, des pasteurs de tradition borroméenne, d'autres de teinte oratorienne ou sulpicienne, d'autres encore marqués par Port-Royal. D'authentiques candidats à la sainteté, tels François de Sales et Alain de Solminihac, y voisinent avec des prélats trop engagés en diverses compromissions mondaines. En face d'un « pèlerin de la voie étroite », voici un « évêque-duc par la faveur royale ». En face d'un « Borromée de la Franche-Comté », un « évêque grand seigneur ». En face d'un évêque d'Agen, dont le mot d'ordre aurait pu être « Ordonnances, ordonnances, ordonnances », un évêque de Grenoble qui aurait rétorqué : « Peu d'ordonnances, des actes ! »

Savants ou littérateurs, ascètes ou apôtres, ils eurent tous un trait commun : tous contribuèrent puissamment à promouvoir la réforme catholique dans la ligne tridentine. Ils furent les *self-made men,* les pionniers qui déblayèrent et marquèrent la voie à suivre.

Il faut remercier et féliciter le P. Broutin d'avoir essayé avec succès de nous présenter cet aspect essentiel de leur vie.

Les *institutions,* ce sont avant tout celles préconisées par le Concile de Trente ou conformes à son esprit : conciles provinciaux, séminaires, essais de restauration de la vie canoniale et de la vie commune du clergé paroissial.

Ici également, le P. Broutin a procédé par échantillons-types : il a retenu les conciles d'Aix (1585), de Bourges (1584), de Bordeaux (1624), les réformes canoniales de Chancelade, de Sainte-Geneviève, de Pamiers. Il a retracé les heurs et malheurs des efforts faits pour revaloriser les éléments communautaires et missionnaires parmi le clergé diocésain : Saint Nicolas du Chardonnet, prêtres de Saint Martial, Pères de la Doctrine Chrétienne, groupes de Barenton et d'ailleurs en Normandie, Joséphistes de Lyon. Il a raconté la variété des tentatives faites pour mettre sur pied des formules réellement viables de séminaires; tentatives dont les succès furent bien différents : les unes plus éphémères, d'au-

tres réservées à un avenir brillant : Les Bons-Enfants de M. Vincent, Saint-Sulpice, les Eudistes, les Prêtres du Saint-Sacrement.

Quant aux *livres,* ils sont peut-être, plus encore que les hommes et les œuvres, d'illustres oubliés. Bien entendu, l'auteur n'a retenu que les principaux d'une nombreuse génération : ouvrages de spiritualité sacerdotale, d'initiation pastorale, directoires sacramentaires. Ils dorment aujourd'hui du sommeil de l'oubli sur les rayons de quelques vieilles bibliothèques et leurs titres ne sont plus connus que par quelques hommes de métier. C'est à eux cependant que le catholicisme doit d'avoir été ce qu'il fut. Et il faut savoir gré à l'auteur de les avoir rappelés à notre gratitude et de nous en avoir résumé les enseignements essentiels.

*
* *

III. Après avoir étudié les hommes, les institutions et les livres, qui ont contribué à promouvoir la Réforme catholique dans la France du XVIIe siècle, le P. Broutin consacre sa « conclusion » à un essai de « bilan de cette partie de l'histoire religieuse ». Ses quelque cinquante pages, écrites avec la loyauté du praticien chargé d'établir un diagnostic, posent dans ses grandes lignes le problème de la Réforme catholique et de son efficacité réelle. C'est, pensons-nous, la première fois que la question est formulée en des termes aussi explicites.

Dès son introduction, l'auteur nous avait mis en garde contre une application prématurée des termes tels que « succès » et « échec » à des événements ou à des périodes historiques. Tout ce qui brille n'est pas or; tout ce qui, à court terme, peut paraître échec ou succès, peut avoir une tout autre valeur, si on le replace dans la perspective globale du devenir de l'humanité. Ordinairement, celui qui tient compte des longues échéances et de la complexité des choses humaines devra reconnaître avec l'auteur que l'« on peut plaider avec autant d'exactitude la réussite que l'insuccès », qu'« il faut parler d'une réussite allant de pair avec un échec, d'un retour à l'ordre se faisant lentement, obscurément, à travers des méandres désordonnés ». De plus, quand il s'agit d'un mouvement de réforme, c'est une tentation facile de trop accuser les contrastes. « Dans l'Eglise comme dans la nature, il y a un déroulement plus ou moins régulier de saisons : il y a des hivers rigoureux avec de beaux jours et il y a des étés détestables. C'est un procédé fréquent chez les biographes et les historiens des réformateurs de forcer la note sombre pour faire mieux ressortir la transformation accomplie par leur héros. »

L'auteur s'est gardé de tels jugements à l'emporte-pièce. Le titre même qu'il a ajouté à sa conclusion, « échec partiel de la Réforme tridentine », montre qu'il tient à se désolidariser d'avec les encensements conventionnels et les dithyrambes stéréotypés. Il reconnaît que la Réforme catholique de l'Eglise de France au XVIIe siècle fut, au moins en partie, un échec. Il en attribue la cause à trois obstacles qui ont empêché une plus grande efficience du mouvement réformateur issu du Concile de Trente : 1) la carence de toute application de la réforme aux questions intéressant les princes chrétiens; il en résulta l'impossibilité d'extirper efficacement des abus devenus traditionnels, ceux surtout se rattachant au régime bénéficial; 2) l'antagonisme chronique et insurmontable entre les deux clergés, diocésain et régulier; l'auteur en analyse les causes et il montre par des exemples suggestifs comment cette rivalité a empêché une collaboration fructueuse sur le plan de la réforme; 3) l'hypothèque janséniste avec ses ramifications dans le champ du gallicanisme et dans celui du conflit entre rigorisme et laxisme; il en résulta le gaspillage d'une somme incroyable d'énergie spirituelle, qui aurait pu être bien plus utilement employée ailleurs.

Diagnostic lucide et courageux. Mais on peut se demander s'il est suffisant et si le catholicisme de la Contre Réforme n'a pas souffert de quelque faiblesse congénitale, dont la pensée historique n'a pas encore réussi à déterminer toutes les composantes.

Car enfin cette splendide renaissance catholique du XVIIe siècle, ce ne fut qu'une aurore. Ce bouillonnement d'initiatives, ce foisonnement de personnalités contemporaines de saint François de Sales et de Monsieur Vincent, auraient dû conduire logiquement à une période d'épanouissement chrétien. Mais si l'aurore fut splendide, où reste la splendeur du plein midi?

De nombreuses remarques disséminées à travers tout l'ouvrage nous obligent à conclure que cette splendeur ne vit jamais le jour.

Parlant de ce qui a manqué, entre 1579 et 1640, aux efforts déployés pour organiser les premiers séminaires, l'auteur se voit contraint de reconnaître que « ce qui a manqué par-dessus tout, c'est le climat spirituel nécessaire pour que l'institution tridentine soit viable, c'est un ensemble de mœurs, de goûts, d'aspirations où le décret conciliaire pût s'incarner. Il fallait trouver le milieu ecclésiastique vital où cette nouvelle plante pût s'insérer ». Climat défavorable donc avant 1640. Il le deviendra plus encore après cette date, puisque « en 1640, le niveau de l'épiscopat français est certainement plus haut qu'il ne l'était au début du siècle et meilleur qu'il ne le sera à la fin ». Ce qui est vrai de l'épiscopat est vrai pareillement du clergé et de tout le peuple chrétien. Les constatations pessimistes de M. Olier sur le niveau moral de ses contemporains sont peut-être poussées au noir pour le besoin de la cause, mais il n'apparaît nulle part qu'entre le règne de Louis XIII et celui de Louis XIV le niveau du catholicisme français ait marqué un progrès. Parlant de trois évêques réformateurs, Mgr de Sourdis, Mgr Zamet et Mgr de Sponde, l'auteur les loue d'avoir« « préparé à leurs successeurs des conditions plus favorables pour réaliser les décrets du concile de Trente ». Sans doute, mais l'histoire ne nous montre pas que les dits successeurs ont su mettre à profit ces conditions plus favorables et moins encore que le christianisme de leurs ouailles en a bénéficié.

Procès-verbal de carence d'autant plus impressionnant que d'autres éléments suggèrent une conclusion analogue ou du moins orientée dans le même sens : quelles furent au juste les améliorations à long terme produites par les missions populaires et par l'introduction de l'enseignement catéchétique? Quelle fut la trempe religieuse des classes dirigeantes formées par les collèges des Jésuites nouvellement fondés à cette époque et dont il y avait lieu de tant augurer pour l'avenir?

Faut-il dire que les fruits n'ont pas tenu les promesses des fleurs?

En tout cas, le problème est désormais posé en toute clarté. Nul historien n'aura désormais le droit de l'esquiver. N'eût-il produit que ce seul résultat, le mérite de l'ouvrage du P. Broutin serait déjà énorme.

Roger Mols, S. J.